2me Année. — N° 30. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 26 Janvier 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

Paris, le 26 Janvier 1865

LE CHRIST

par ÉMILE BARRAULT

(Étude spirite.)

IV

Continuons notre analyse et nos citations :

« Lorsque notre doctrine sera admise, il nous arrivera de voir plus distinctement en nous. Quelquefois, vous le savez, *nous pensons reconnaître des lieux auxquels nous faisons une première visite;* d'autres fois, *en apprenant une science, nous pensons ne faire que la rapprendre;* d'autres fois, nous nous sentons comme interrogés jusqu'au fond de nous-mêmes par le récit d'un événement, et nous répondons : « Nous étions là ! » Un jour nous aurons des traits de lumière plus pénétrants sur ce que nous fûmes. Jusqu'à présent nous sommes forcés d'avouer que nos existences antérieures ne nous laissent aucune réminiscence; mais qu'en pouvons-nous conclure contre leur réalité? Chacun de nous doit revenir sur la terre dans la plénitude de sa liberté pour y obéir à des inspirations nouvelles, à de nouvelles attractions; *à moins d'une interruption de nos souvenirs, notre présent aurait à subir l'obsession de notre passé.* Cependant, de même qu'il nous est donné de revivre avec le bénéfice de l'oubli, il y a sans doute des instants où, dans la limite de ce qui importe à nos progrès, nous constatons notre identité sous les formes diverses que nous avons revêtues, de telle sorte que le moi se perd et se ressaisit à travers ses transmigrations, comme il se dissipe et se retrouve à travers les vicissitudes du sommeil et de la veille, de la nuit et du jour. Est-ce à dire que nous sommes condamnés à cette défectuosité à tout jamais? A mesure que nous nous élèverons dans la hiérarchie des êtres, la mémoire se développera en même temps que nos autres facultés; nous aurons une conscience plus nette de notre histoire. Alors nous lirons en nous-mêmes le livre qui contient nos gestes, ce livre que nous écrivons page par page, souvent en effaçant, souvent en arrachant ce que nous avons tracé et ce que nous voudrions abolir; tous ces feuillets revivront sous nos yeux, et nous saurons d'où nous sommes partis, quels chemins nous avons suivis, quels événements, quelles stations ont marqué notre itinéraire; au point où nous serons parvenus, nous lirons tout sans honte, sans douleur, sans effroi; tout aura été glorieusement réparé, et nous porterons notre livre de vie comme une excitation et non comme un fardeau. Le Moi ne se possède pas qu'il ne se sache; mais nous sommes encore trop imparfaits pour être déjà si favorisés; soyons patients et méritons.

» Maintenant, est-ce un chagrin que d'avoir vécu? puisque nous nous promettons une immortalité au delà de la tombe, ne nous dénions pas une immortalité en deçà du berceau. Pourquoi refuserions-nous de reparaître sur terre où nous sommes aussi près de Dieu que dans tout autre coin de l'univers?

» Nous est-il si doux de croire que nos morts se désintéressent de notre globe, et les aimons-nous mieux à l'état d'ombres, de simulacres, de fantômes, qu'à l'état actif et militant? L'Eglise a consacré entre les vivants et les morts une réciprocité d'influences, nous ne faisons que développer ces liens en affirmant que nos relations sympathiques, au lieu de s'exercer à distance, s'exercent par une communication immédiate. Tout est plus réel que nous ne pensons; nous croyons trop aux abstractions, pas assez à la vie. « *Le sang des martyrs était une semence de chrétiens* » a-t-on dit; cela est vrai; mais n'est-ce pas que tous ces martyrs, que la piété populaire voyait monter au ciel en tuniques blanches et les palmes aux mains, revivaient dans leurs frères pour les animer de leur courage éprouvé, pour vaincre dans ce grand combat de la persécution auquel ils s'étaient immolés? Nous disons aussi *qu'on ne tue pas les idées;* ne nous expliquons-nous pas mieux la chose en supposant que les générations auxquelles ces idées étaient chères ressuscitent pour les défendre par elles-mêmes ou par les leurs? Oui, les morts reviennent, les vivants ont pratiqué la mort; après avoir terminé l'opposition du ciel et de la terre, nous terminons l'opposition du monde mystérieux et du monde visible. Croyons, croyons fermement que tout homme est un résumé d'existences antérieures; il est lui-même la longue suite de ses ancêtres et les actes de sa vie présente sont l'engendrement d'un rejeton qui s'ajoute à son arbre généalogique. En un mot, tout homme se compose de nombreux personnages qui n'en font qu'un, qui sont d'autant plus lui qu'il a été soumis à de nombreuses épreuves, d'autant plus responsable qu'il a eu les occasions de s'éprouver. Chacun de nous a fait sa destinée; chacun de nous revit avec son doit et son avoir; il dépend de lui d'avoir un lourd passif ou un gros actif, et de faire à sa honte ou à sa gloire son inventaire et sa liquidation. Aucun lien ne périt, toute chose se retrouve à son heure, et le développement de la sympathie générale ne ruine ni les attaques personnelles ni les affinités électives. Nos amitiés sont nouées pour l'éternité, voilà la douceur; ce qu'on ne peut éterniser, c'est la forme sous laquelle elles persistent. Tantôt, ainsi qu'on

---

FEUILLETON DE L'AVENIR

L'ORDINARI DE NEUHAUS

ET LA DAME DE ROSAMBERG

Aux premières lueurs du matin, dit M. André Delrieu dans sa psycholologie du rêve (1), le soleil se levant comme un ruban de couleur d'orange sur le Tyrol, du côté de Salzbourg, je voulus reposer mes yeux des lugubres scènes de la nuit écoulée (2), en contemplant le fleuve à l'horizon. Quelle fut ma surprise, dans un moment où j'étais comme assoupi par le vent caressant de la campagne, de voir dans le haut du Danube, tout près de nous qu'il paraissait s'efforcer de vouloir atteindre, un petit bateau (ploette) absolument noir, sans mariniers visibles sur le pont, et dévalant le long de la terre avec une rapidité que le courant même ne justifiait pas! Quand il fut sur le point de dépasser notre flottille, je reconnus un de ces coches qui servent au transport des lettres pour l'Autriche (*ordinari*). Il n'y avait ni gouvernail, ni chevaux, ni équipage; une solitude complète régnait dans cette embarcation plate, allongée, svelte, mais dont l'extrême vitesse tenait du prodige. Je me rappelai sur-le-champ quelques pages fort dramatiques de Cooper, dans le *Corsaire rouge*, ou dans le *Pilote* à propos du *Hollandais*, ce navire enchanté; c'était ici le même mystère. Dès que le sombre coche fut parvenu à la ligne de notre convoi, tous les Jodeln se précipitèrent à genoux, en marmottant des prières; mais le bateau merveilleux filait comme une hirondelle qui rase les ondes, et je n'étais pas revenu de l'étonnement où ce spectacle magique m'avait plongé, que déjà l'*ordinari* avait disparu entre les détours hérissés de croix tumulaires dans lesquels se perdait le fleuve devant nous.

— Qu'est-ce donc que ce bateau vide? dis-je au patron de mon *hochenau*.

— C'est l'*ordinari* de Neuhaus qui porte la dame de Rosamberg pour la Sainte-Marie, en Bohême. La châtelaine de Neuhaus revient du séjour des morts, tous les ans, à cette époque, pour distribuer de la bouillie, le jour de sa fête, aux pauvres de ses domaines (1). On la voit depuis le matin jusqu'au soir, dans la grande salle du château, avec un voile blanc et des gants noirs, la cuillière à la main. Allez-y; c'est facile : vous trouverez une voiture à Krems, et vous reprendrez ensuite pour revenir à Vienne l'*ordinari* de la poste.

— Et vous croyez que la dame de Rosanberg fera manger de la bouillie à ses pauvres devant un étranger, un Français?

— Pourquoi pas? — dit le bonhomme d'un air ébahi.

Je me mis à siffler comme mon oncle Tobie; mais la plus ridicule curiosité me rongeait l'esprit. Nous arrivons à Krems; me voilà dans une voiture de traverse, ne rêvant plus qu'apparitions, tandis que mon bagage continuait la route de Vienne. Je tombai dans le bourg de Neuhaus, la veille de l'Assomption; tous les habitants dévots rôdaient autour des murailles du castel, ne perdant pas de vue les fenêtres de l'édifice; il y avait des jeunes filles qui apportaient des chaises et tricotaient dans l'herbe du fossé pour ne pas manquer l'apparition de la châtelaine. Je tenais, comme les autres, mes regards braqués sur le château. Vers neuf heures à peu près, dans la nuit close, on entendit distinctement le bruit d'une clef très-grosse ouvrant une serrure rouillée; un frémissement parcourut les spectateurs. J'entendis ce bruit de clef; il se répéta

(1) *Revue de Paris*, janvier 1839.

(2) Un homme noyé auquel des mariniers ses camarades n'avaient pas porté secours par superstition.

(1) Becker, *Monde enchanté*, liv. IV, chap. 3.

l'a dit, le mort se choisit pour tombe un des vivants qui le pleurent ; tantôt il vit non loin d'eux; d'autres fois il se dérobe à leurs regrets et ne trahit sa présence que par une voix intérieure, une lueur fugitive, un arome. Aimons et fions-nous à Dieu. »

On rencontrera difficilement de plus significatifs passages en faveur de nos vies antérieures liées à la vie présente, qui à son tour formera un échelon à nos existences futures. C'est la vérité. Il ne restait plus à Emile Barrault que de croire au côté immédiatement pratique de notre doctrine, c'est-à-dire à l'apparition des Esprits et au protectorat des morts; aussi professe-t-il carrément ces deux croyances aux pages 262, 263, 264 de son remarquable ouvrage. Il raconte d'abord l'histoire d'un saint-simonien qui fut détourné d'un voyage de long cours par la voix de son père absent et mourant à l'heure même de la communication; ce récit est trop important pour que nous ne le donnions pas en entier; la deuxième partie de ce récit a trait à l'influence protectrice que n'a cessé de répandre sur son fils vivant le père depuis sa mort. On retrouve là toute notre foi :

C'est le saint-simonien qui parle :

« Vous savez quels furent les rêves de ma jeunesse; vous avez été l'un des témoins du mouvement qui m'entraîna à la suite de tant d'autres, mais je fus l'un des moins sages. Vers la fin de 1832, déjà sorti de Ménilmontant, poussé par un besoin fiévreux d'aventures, une confiance téméraire dans mes forces, une ridicule ambition de gloire, je formai le projet d'aller fonder une société de l'avenir sur une terre vierge, d'y ouvrir un asile aux hommes de toutes les nations que le dégoût de la vieille Europe disposerait à chercher une patrie meilleure, et d'y bâtir le premier temple de la religion nouvelle. Je ne me dissimulais pas que mon départ serait un coup terrible pour ma famille, le fanatisme l'emportait; le fanatisme, et, puisqu'il faut tout dire, un amour insensé qui s'associait à ma fuite. J'allais donc partir clandestinement pour reconnaître le point que j'avais choisi dans l'océan Pacifique; je dormais ma dernière nuit à Paris, quand je fus brusquement éveillé. Je ne vis rien, mais j'entendis une voix qui me disait : « Retourne près de ta mère, elle est seule. » Le lendemain, je reçus une lettre avec un cachet noir; je ne l'ouvris pas; je retournai près de ma mère qui était seule, et en deuil; j'avais entendu la voix de mon père à Paris à l'heure où il expirait ici. Mon devoir était tracé, il fallait rester... Mais au prix de quel désespoir... Je le dirai, puisqu'il le faut... La mort me tenta. Vous le voyez, j'étais bien malade. Le souvenir des paroles de mon père et de ses exemples me ranimait quelquefois; cependant je succombais... Ah! si mon père eût pu revivre, il m'aurait entouré de ses bras, serré sur sa poitrine, contre ses joues; il m'aurait, à force d'étreintes, communiqué sa vie héroïque... Dieu le voulut, il me la communiqua en se donnant tout entier à moi. Il fut en moi-même. Je n'étais encore qu'un enfant, il me fit homme; je n'étais qu'un rêveur, il marqua un but pratique à mon activité; j'étais impropre à tout, il me mit la main à la charrue ; il ne me dit pas « Marche, » il marcha avec moi; il ne me dit pas « Ingrat » en me montrant ma mère, il tomba à ses genoux avec moi, et nous nous relevâmes en essuyant nos larmes pour un rude travail qui a prospéré au delà de mes espérances. On m'a souvent félicité de mon énergie, de mon esprit de conduite, de ma justice, de ma mansuétude; j'y suis pour quelque chose, mais je périssais, et mon père m'a régénéré après m'avoir engendré. »

Que conclure de tout cela? C'est que les temps sont proches, puisque toutes les généreuses doctrines semblent prêtes à fusionner avec la nôtre, préparatrice de l'avénement nouveau de l'Esprit, puisque toutes les voix des penseurs distingués s'accordent dans les mêmes affirmations.

Les yeux levés au ciel, dans une ferme foi, espérons et attendons!

ANDRÉ PEZZANI.

DE LA RÉINCARNATION
ET DE SES ADVERSAIRES

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE. — Mlle CLÉMENCE GUÉRIN. — M. CARL WILSON

V

Voici ce que dit Pezzani dans ses *Nouveaux fragments philosophiques* :

« L'Esprit humain ne peut faire un pas qu'avec l'idée d'être; cette idée est le point de départ de tout jugement.

» Nier Dieu, c'est affirmer le néant; or, le néant ne se pense pas. Par une forte concentration en soi-même, on peut bien, jusqu'à un certain point, concevoir que les objets environnants disparaissent et s'annulent; mais, eux disparus, reste l'espace, et l'espace est quelque chose de réel. Et puis, si je doute, si je raisonne, je suis. Nous voilà donc arrivés au point de départ de Descartes, auquel il a eu seulement le tort de donner la forme syllogistique. L'idée d'être est indécomposable et primordiale; elle ne saurait résulter de prémisses qui ne la continssent pas elle-même. Or l'idée d'être se présente à nous sous deux formes, le fini et l'infini. Nous nous sentons bornés, et cependant nous avons l'idée de l'absolue perfection ; cette idée, où la puisons-nous? Evidemment elle dépasse notre nature; elle nous vient de l'Être infini, et l'Être infini, c'est Dieu.

» Creusons cette pensée d'être, et voyons ce qu'elle renferme.

» Je conçois la première propriété de l'Être à l'état absolu comme une force, une puissance qui le fait être, et sans laquelle il ne serait pas. J'admets aussi que cette force doit se manifester, se connaître, avoir l'intelligence d'elle-même. Je reconnais enfin que cette force et cette intelligence doivent se rattacher l'une à l'autre au moyen d'un attribut de relation qui constitue l'unité par l'amour. Mais, cela posé, l'être me paraît complet ; il ne lui manque rien : je conçois que Dieu pourrait exister seul, éternel, immanent, dans sa triple unité, avec la même plénitude de perfection et de vie.

» Dieu se définit l'ÊTRE. Fénelon a dit que toute expression explicative de ce mot lui enlevait quelque chose, loin d'y ajouter. Eternité, infinité, causalité, voilà les propriétés de l'Être. Or, l'Être ne peut se concevoir sans la forme qui le constitue sans l'intelligence qui éclaire et régularise la force, sans l'amour qui relie la force à l'intelligence. Force éternelle, intelligence éternelle, amour éternel, force infinie, intelligence infinie, amour infini, cause et principe dans les créatures de toute force, de toute intelligence, de tout amour, voilà la formule de Dieu.

» Si le christianisme s'était borné à reconnaître et proclamer la Trinité, ses conclusions seraient légitimes ; mais il a défini Dieu un pur Esprit : c'est contre cette fausse définition que nous nous élevons de toutes nos forces.

» Dieu, sans doute, est incorporel, puisque l'immensité est son attribut et que l'étendue bornée est le caractère distinctif des corps ; mais il renferme en son sein tout ce qu'il y a de positif dans l'essence corporelle, aussi bien que dans l'essence spirituelle, ainsi que dans toutes les essences dont nous n'avons pas d'idée et qu'il a pu créer. Dire que Dieu est Esprit, c'est le limiter et le mutiler, c'est commettre une impiété manifeste; et voilà pourtant ce que le catéchisme enseigne. Quand donc cessera-t-on d'inculquer à de jeunes mémoires ces grossières erreurs? Le christianisme me semble impardonnable sur ce point ; n'avait-il pas la sublime définition de Moïse faisant dire à l'Eternel : *Je suis celui qui est*? Et si, d'un autre côté, l'Evangile qualifie Dieu

---

onze fois, avant qu'on vît autre chose que les reflets d'une lumière assez faible derrière les croisées.

— C'est la châtelaine qui passe, — criait-on autour de moi ; — la voilà ! la voilà !

Cela pouvait être fort naturel; mais la peur de la foule avait un caractère de foi si naïf, que je me sentis troublé. Enfin, au bout d'une heure, le bruit de clef cessa, la lumière s'éteignit. Je demandai s'il était permis de visiter le manoir de la famille de Rosamberg ; mais le concierge me répondit qu'on s'abstenait de pénétrer dans les chambres tant que duraient les fêtes. Il ne m'en fallut pas davantage pour comprendre la portée de l'apparition.

Toutefois le lendemain, à trois heures, jour de la Sainte-Marie, le public fut admis dans la grande salle. On avait dressé une table énorme ; autour se pressaient des mendiants, des enfants, des vieillards, des curieux, les domestiques de la maison, quelques notabilités de la bourgeoisie de Neuhaus et des étrangers, des voyageurs comme moi, surtout des Anglais. Comme une pendule sonnait effectivement trois heures au-dessus d'une cheminée gigantesque, les assistants firent silence ; on se découvrit, et la porte, s'ouvrant d'elle-même, laissa voir une figure complétement voilée, dont il était impossible d'apercevoir les traits qui avaient bien la finesse et l'élégance de la taille d'une femme, et qui montraient des mains gantées de noir. Des personnes recommandables, des ecclésiastiques, se tenaient à l'entour du revenant et disciplinaient la foule. La châtelaine s'avança lentement près de la table, saisit une cuillère d'argent et, durant dix minutes, servit vraiment de la bouillie à toutes les assiettes qu'on tendit vers elle. La cérémonie se borna là; le fantôme se retira comme il était venu. Je vis les vieilles femmes se ruer sur la cuillère pour la toucher au manche, afin de gagner, par le contact, quelque grâce divine. Vainement je suppliai les habitants de Neuhaus, auxquels le hasard me fit adresser la parole, de m'expliquer le phénomène de cette vision; il me fut répondu par des sourires équivoques, des signes de croix effrayés, des monosyllables inintelligibles, des grimaces pleines de pâleur ou d'étonnement; et ce fut tout.

M. D.-D. Home fait en ce moment des lectures des poètes anglais à Boston, Hartfort, Washington, et dans d'autres villes des Etats-Unis du nord.

Les journaux américains nous apportent la nouvelle de la mort du gouverneur Pallmadge, qui, dès 1853, s'était associé aux recherches du juge Edmonds.

LES VIEUX GARÇONS. — VICTORIEN SARDOU

Tous les courriéristes du lundi applaudissent *à peu près* sans réserve la nouvelle comédie de M. Victorien Sardou. Il faut que le succès soit formidable pour que les feuilletonistes avec réserve le constatent. De tous les comptes-rendus, celui que nous préférons est celui d'un remarquable esprit de ce temps, qui signe quelquefois Eraste dans l'*Indépendance belge*. Voici ce qu'il dit :

« Hier, au Gymnase-Dramatique, une comédie en cinq actes de M. Sardou, les *Vieux Garçons*. Grand succès ! Applaudissements unanimes! L'ombre même de M. Scribe applaudissant au bel esprit de ce jeune homme! Et, depuis cette heure éclatante de minuit, Mlle Delaporte et Lafont sont passés, en chef et sans partage, incontestablement *les deux meilleurs comédiens de Paris*.

JULES JANIN.

Nous ajouterons, quant à nous, que MM. Landrol et Lesueur, et celui-ci surtout, ne laissent rien à désirer et sont les dignes partenaires de Mlle Delaporte et de Lafont.

Somme toute, nous avons le droit de nous féliciter du succès de Victorien Sardou, attendu que cet écrivain remarquable est essentiellement spirite et progressif.

A. D'A.



d'Esprit, ce n'est pas dans le sens limitatif que le catéchisme lui donne. J'insiste sur ce point à cause de son importance, car on conçoit combien l'erreur sur la nature du premier Être est capitale. Le christianisme est impardonnable non-seulement pour avoir altéré le sens des Écritures, mais encore pour n'avoir pas prêté attention lorsqu'un des siens l'avertissait formellement qu'il s'égarait.

» Citons un passage de Fénelon dans son immortel ouvrage sur l'*Existence de Dieu* :

» C'est pour ainsi dire dégrader l'Être par excellence » que de croire avoir besoin d'ajouter quelque chose » quand on a dit qu'il est. Dieu est donc l'Être ; et j'en» tends enfin cette grande parole de Moïse : *Celui qui est* » *m'a envoyé vers vous.* L'Être est son nom essentiel, » glorieux, incommunicable, ineffable, ignoré de la » multitude.

» J'ai l'idée de deux espèces de l'Être : Je conçois » l'Être pensant et l'Être étendu. Que l'Être étendu » existe actuellement ou non, il est certain que j'en ai » l'idée. Outre ces deux espèces de l'Être, Dieu, sans » doute, peut en tirer du néant une infinité d'autres, » dont il ne m'a donné aucune idée ; car il peut former » des créatures correspondantes aux divers degrés d'Être » qui sont en lui, en remontant jusqu'à l'infini. Toutes » ces espèces d'êtres possibles sont éminemment en lui » et comme dans leur source.

» Dieu est donc éminemment et d'une manière infi» niment parfaite tout ce qu'il y a de réel et de positif » dans les essences de toutes les autres créatures pos» sibles, dont je n'ai point d'idée. Il est tellement tout » Etre, qu'il a tout l'Etre de chacune de ses créatures, » mais en retranchant les bornes et les imperfections » qui la restreignent. Otez toute borne, ôtez toute diffé» rence qui resserre l'être dans les espèces ; vous » demeurerez dans l'universalité de l'Etre, et par con» séquent dans la perfection infinie de l'Etre par lui» même.

» Il s'ensuit de là que l'Etre infini ne pouvant être » resserré dans aucune espèce, Dieu, à proprement » parler, ne doit pas plus être considéré sous l'idée » restreinte de ce que nous appelons Esprit que sous » quelque idée que ce soit d'une perfection particulière » déterminée et exclusive de toute autre ; car cette » restriction ne peut convenir à l'Etre infini en perfec» tions.

» Ce qu'il y a de réel dans l'intelligence, Dieu le pos» sède dans un souverain degré ; c'est sa science, son » verbe, sa lumière. Cependant ce serait le dégrader » que de le restreindre à l'idée d'Esprit dans ce degré » et dans ce sens où nous le sommes. Son intelligence » n'est ni successive, ni multipliée ; il n'est pas seule» ment Esprit dans ce genre et dans ce degré précis » d'être qu'il nous a communiqué. Si nous voyions son » essence à découvert, nous verrions qu'il diffère infi» niment de l'idée que nous avons d'un Esprit créé. » Cette pensée, loin de ravaler l'idée de l'Etre incom» préhensible, est une exaltation de cette idée au suprême » degré d'incompréhensibilité.

» Quand il envoie Moïse avec tant d'autorité pour » prononcer son nom et pour déclarer ce qu'il est, Moïse » ne dit point : — Celui qui est Esprit m'a envoyé vers » vous ; — il dit : — Celui qui est. — *Celui qui est* dit » infiniment davantage que *Celui qui est Esprit* : Celui » qui est Esprit n'est qu'Esprit ; celui qui EST par excel» lence, est Esprit, est créateur, tout-puissant, im» muable ; il est souverainement sans être rien de fini » et de particulier. Il ne faut point disputer sur une » équivoque.

» S'il était Esprit selon notre manière bornée de con» cevoir ce qu'on appelle Esprit, c'est-à-dire déterminé » au genre particulier d'être, il n'aurait aucune puis» sance sur la nature corporelle, ni aucun rapport sur » tout ce qu'elle contient ; il ne pourrait ni la produire, » ni la conserver, ni la mouvoir. Mais quand je le con» çois dans ce genre que l'école appelle *transcendental*, » que nulle différence ne peut jamais faire déchoir de » sa simplicité universelle, je conçois qu'il peut égale» ment tirer de son être simple et infini les Esprits, les » corps et toutes les autres essences possibles qui cor» respondent à ses degrés infinis d'être. »

» Le dogme chrétien, — continue Pezzani, — en ne tenant pas compte de ce sublime avertissement venu d'un de ses docteurs les plus renommés, méritait l'objection de Fréret : « Un pur Esprit produit une substance » qui n'a nul rapport à lui..... Ce sont du moins les » idées que les théologiens veulent qu'on se forme de la » création, si tant est qu'il soit possible qu'un pur Esprit » peut produire de la matière. » Fénelon lui-même déclare la chose impossible : « S'il n'était qu'Esprit, il » n'aurait aucune puissance sur la nature corporelle, ni » aucun rapport à tout ce qu'elle contient ; il ne pour» rait ni la produire, ni la conserver, ni la mouvoir. »

» Dieu est incorporel, répétons-le ; non pas qu'il n'y ait en lui tout le positif de l'étendue, puisqu'il a l'immensité, mais il est incorporel parce qu'il n'a point de bornes, et que la limitation de l'Etendue est une des conditions des corps. Dire que Dieu est Esprit, c'est non-seulement lui enlever tout pouvoir sur la matière, mais encore sur les essences inconnues qu'il lui a plu de créer. Et que savons-nous s'il n'existe que de la matière et de l'Esprit, s'il n'y a pas une infinité d'autres essences créées, qui dépassent même de beaucoup les idées que nous nous faisons de l'Esprit? Nous ne les connaissons pas, il est vrai ; mais depuis quand avons-nous la prétention de limiter l'univers à notre vue bornée? En vérité, je vous le dis, théologiens, vous êtes bien orgueilleux et bien insensés. J'espère qu'après cette discussion on fera disparaître de tous les catéchismes (1) cette impiété absurde ; *Dieu est Esprit*, où j'en conclurai que vous êtes incorrigibles.

» Il y a encore de fausses manières de s'exprimer à l'égard de Dieu. On dit, par exemple, que Dieu est partout, qu'il est toujours.

» Dieu est : tout ce que vous ajoutez à ces deux mots, sous les plus beaux prétextes, obscurcit au lieu d'éclaircir. Dire qu'il est *toujours*, c'est tomber dans une équivoque et se préparer une illusion : *toujours* peut vouloir dire une succession qui ne finit point ; et Dieu n'a point une succession de siècles, quelque durée infinie qu'on leur suppose. Ainsi, dire qu'il est dit plus que dire qu'il est *toujours*. Tout de même dire qu'il est *partout* dit moins que dire qu'il est ; car dire qu'il est *partout* pourrait signifier que la substance de Dieu s'étend et se rapporte localement à tous les espaces divisibles. Or, l'infini indivisible ne peut avoir ce rapport local de substance avec les corps divisibles et mesurables, Fénelon vous le dit :

« Il n'est pas plus dans un certain lieu précis qu'il » n'est dans un certain temps ; car il n'a par son être » absolu et infini aucun rapport aux lieux et aux temps » qui ne sont que des bornes et des restrictions de » l'Etre. Demander s'il est au-delà de l'univers, s'il en » surpasse les extrémités en longueur, largeur, profon» deur, c'est dans un sens faire une question aussi ab» surde que de demander s'il était avant que le monde » fût, et s'il sera encore après que le monde ne sera » plus.

» Comme il ne peut y avoir en Dieu ni passé, ni futur, » il ne peut y avoir aussi en lui ni au delà, ni en deçà. » Comme la permanence absolue exclut toute mesure » de successions, l'immensité n'exclut pas moins toute » mesure d'étendue. Il n'a point été, il ne sera point, » mais il EST. Tout de même, à proprement parler, il » n'est point ici, il n'est point là, il n'est point au delà » de telle borne, mais il est absolument. Toutes ces ex» pressions qui le rapportent à quelque terme, qui le » fixent à un certain lieu, sont impropres et indécentes. » Où est-il donc? IL EST ! et il est tellement, qu'il faut » bien se garder de demander où. »

(1) J'admire la naïveté de ce cher Pezzani qui croit que le clergé va se rendre à l'évidence de son raisonnement !

Voilà de la bonne, de la vraie métaphysique et, sauf une hérésie dans la citation de Fénelon, au point de vue doctrinal, le Spiritisme accepterait le reste comme l'expression de la vérité. Voici, à notre avis, en quoi pèche l'argumentation de l'éloquent évêque : Il croit que ce qu'on appelle l'Esprit ne peut avoir aucune puissance sur la nature corporelle, ni aucun rapport sur tout ce qu'elle contient ; or il est aujourd'hui prouvé péremptoirement que c'est tout le contraire qui a lieu.

« Dieu, suivant la définition de l'Église romaine, est un Esprit infiniment parfait, créateur du ciel et de la terre et souverain Seigneur de toutes choses.

» C'est une intelligence souveraine qui n'a ni corps, ni figure, ni couleur, et qui ne peut tomber sous les sens.

» C'est un Esprit pur entre tous, qui possède toutes les perfections et dont les perfections n'ont point de bornes.

» Il est éternel, immense, tout-puissant, bon, juste, miséricordieux, saint ; il voit tout, et il gouverne toutes choses.

» Il est éternel parce qu'il n'a jamais eu de commencement, et qu'il n'aura jamais de fin ;

» Il est immense parce qu'il est au ciel, en la terre et en tous lieux ;

» Il est tout-puissant parce que rien ne lui est impossible et qu'il peut faire tout ce qu'il veut ;

» Il est bon parce qu'il est la source de tout bien et qu'il fait du bien à tout le monde ;

» Il est juste parce qu'il punit et récompense chacun selon ses mérites ;

» Il est miséricordieux, parce qu'il veut sauver tous les hommes, qu'il appelle les pécheurs à la pénitence et qu'il pardonne à ceux qui retournent sincèrement à lui ;

» Il est saint, parce qu'il ne peut aimer et commettre le péché, et qu'il est l'auteur de toutes les vertus, et le principe de toute sainteté ;

» Il voit tout, parce que rien ne peut lui être caché, qu'il voit tout ce qui se passe dans le monde, qu'il connaît nos plus secrètes pensées, et ce qu'il y a de plus caché dans notre cœur ;

» Enfin, il gouverne toutes choses, parce qu'il règle toutes choses par sa providence et que rien n'arrive dans le monde sans son ordre et sans sa permission. »

Telle est la définition textuelle que l'Eglise catholique, apostolique et romaine donne de la Divinité.

(*A suivre*) ALIS D'AMBEL

LES DÉMONOPHOBES

M. GOUGENOT DES MOUSSEAUX

Parlerons-nous encore du démon, cet être chimérique, tel du moins qu'on le représente? Oui, puisqu'on nous y force, et puisque nos adversaires aveuglés nous opposent toujours ce monstre impossible même à Dieu, (nous le prouverions). M. le chevalier Gougenot des Mousseaux vient de publier un livre hybride et étrange, lubrique par quelques points et vraiment inexact sur tous *les hauts phénomènes de la magie* ; il accumule les faits les plus immondes, les plus réalistes, les plus impurs et il nous dit : Voilà ce que le Spiritisme proclame et approuve. Nous ne lui renverrons pas l'épithète d'*Antéchrist* qu'il prodigue à nos doctrines d'amour et de charité, cependant nous aurions beau jeu, car aux yeux de tous les gens sensés, est *Antéchrist* celui qui a voulu changer les enseignements du Christ, notre divin maître, tout de mansuétude, de clémence et de pardon, en une sotte et implacable intolérance.

Il faut voir le mal que se donne ce bon M. Gougenot pour échapper à l'évidence de nos doctrines, quand il rapporte notamment des faits écrasants pour lui et ses adeptes, prouvant l'excellence de nos enseignements *sur le périsprit* (reconnu d'ailleurs très-antiquement par

Moïse et le Zohar, ainsi que nous l'avons établi dans notre ouvrage, *Pluralité des existences*, il a recours au démon et à ses races exécrables, pour expliquer les faits innombrables de bilocation, de dédoublement, et tous les autres. Le démon, c'est son *Deus ex machinâ*, et lorsqu'il a prononcé ce nom, tout est dit.

Eh bien, Monsieur, nous venons aujourd'hui au nom du Dieu vivant que vous outragez et insultez, vous arracher votre marotte, votre pantin, le diable, et vous prouver qu'il ne peut pas exister, si Dieu est.

Quelle idée les pseudo-chrétiens d'accord avec vous s'en font-ils? « Le diable est pour eux un ange déchu, « éternellement mauvais et occupé, soit dans l'enfer à « tourmenter les damnés, soit sur la terre à séduire les « hommes. »

Or, j'affirme de par le Dieu vivant qu'une pareille conception est impossible et n'a jamais existé.

Le Spiritisme explique les obsessions, les possessions, les subjugations de la part des mauvais Esprits, en disant, ce qui est très-juste, très-vrai, que notre terre étant infime et ayant encore des relations avec les mondes inférieurs et avec les détestables Esprits qui ont été quelquefois incarnés sur elle, Dieu est tenu de respecter leur libre arbitre et de le tolérer, tout en le restreignant et le maintenant dans certaines limites. Là où le libre arbitre existe, où l'épreuve n'est pas close, nous concevons et expliquons la conduite de Dieu envers ses créatures, qu'il mêle, qu'il laisse agir les unes sur les autres, pour le triomphe définitif du bien.

Mais, avec votre notion du démon, aveugles que vous êtes, ne voyez-vous pas que cette explication vous échappe. Le démon n'a plus de libre arbitre, il ne fait que le mal fatalement, il ne peut plus mériter, se repentir, remonter. Donc Dieu, s'il est bon et tout-puissant, ne doit laisser à ce dernier aucune influence pernicieuse sur les hommes pour les entraîner à l'abîme; dès que les démons sont irrévocablement mauvais, il doit les séparer de ses enfants de la terre; autrement il serait méchant, cruel ou imprévoyant. Ne comprenez-vous pas que c'est détruire du même coup la sublime idée de Dieu qui serait alors inférieur à Satan, comme l'a démontré notre collaborateur de Montneuf? (*Démons devant le Spiritisme*) en prouvant par des arguments irréfutables que l'opinion désastreuse *du diable* éternellement puissant, n'était ni dans Moïse, ni dans le Christ, et provenait d'une importation orientale, fausse et mensongère.

Prions, en terminant, le Dieu bon, aimant et miséricordieux de répandre sur tous et notamment sur nos adversaires des rayons de son ineffable lumière, afin que son règne arrive, et que nous soyons tous unis dans une même communauté de pensées, de sentiments et par conséquent d'actions.

ANDRÉ PEZZANI.

CORRESPONDANCE SPIRITE.

Cadenet, 5 octobre 1864.

Monsieur le rédacteur,

C'est avec un vif intérêt et une joie non moins vive que depuis quelques années je suis les progrès du Spiritisme. Chaque jour je me convaincs davantage que là se trouve la vérité et s'il est encore des questions obscures, c'est au Spiritisme qu'il appartient de les éclaircir, car jusqu'ici, je ne crains pas de le dire, aucune doctrine n'a donné des lumières aussi grandes sur l'organisation générale de ce monde. Il y a plus : le Spiritisme ne se contente pas d'instruire, il contient aussi les pensées les plus consolantes, et les cœurs les plus découragés y puisent les forces les plus invincibles.

Permettez-moi à cet effet, monsieur le rédacteur, de vous citer un fait dont je garantis hautement l'authenticité et que vous pourrez livrer à la publicité si vous le jugez convenable, pour l'instruction des incrédules et la satisfaction des croyants.

Il y a dans un village un homme de 43 ans qui a épuisé sa santé dans la débauche. Il avait toujours été d'une incrédulité moqueuse en ce qui concerne Dieu et les manifestations possibles de sa puissance. Il était maladif et vivait retiré, mais il n'avait jamais voulu entendre parler de religion, de principe immortel, de vie future, et on désespérait de le ramener jamais à ces sentiments, car il dépérissait à vue d'œil, rongé par la maladie et le découragement.

Or un jour il parut tout à fait changé au physique, au moral surtout. Qu'était-il donc arrivé à Jacques Boulard? Tout le monde se le demandait. Comme je possédais son entière confiance, j'allai auprès de lui, et voici ce qu'il me raconta; je le laisse parler :

« L'autre nuit, étant couché et souffrant, je fus transporté en rêve de ma campagne à C***. Comme j'avais fait à peu près le tiers du chemin, une apparition m'éblouit, je fus comme inondé d'une grande clarté, je fus saisi aussitôt de frayeur et j'allais prendre la fuite, lorsque j'entendis une voix qui me dit : N'aie pas peur, je suis un Esprit protecteur et c'est pour ton bien que je t'apparais cette nuit. Que te sert-il d'être incrédule et de te moquer de la puissance de Dieu? Ne vois-tu pas l'état où tu te trouves? Change de sentiment; aie foi en moi qui suis un Esprit envoyé de Dieu et tu verras que tout va changer. Adieu. » Après ces paroles, je me sentis pénétré d'un bien-être extraordinaire; je levai les yeux pour voir qui me parlait ainsi, mais tout avait disparu, et ce que je sais, c'est que depuis lors je ne suis plus le même. »

Voilà, monsieur le rédacteur, le récit qui me fut fait. Je puis douter de tout, excepté du sérieux de Jacques Boulard. Du reste, tout le monde voit que ce n'est plus le même homme; il est sérieux, charitable, il croit.

Cela ne prouve-t-il pas ce que je disais en commençant, que si le Spiritisme instruit, il console encore mieux, car si Jacques Boulard ne voit là-dedans qu'une vision inexplicable, moi j'y vois une manifestation d'un Esprit supérieur. Les incrédules ont beau se moquer, ce sont là des faits qui devraient inspirer un tout autre sentiment.

Recevez, monsieur le rédacteur, l'expression des sentiment d'un frère qui vous est inconnu, mais à qui vous ne l'êtes pas.

ANATOLE MATHIEU,
ancien notaire.

POLÉMIQUE SPIRITE

A MM. ALBERT DE LASALLE, TIMOTHÉE TRIMM, X. FEYRNET ET GÉROME, lequel des trois?

(M. Louis Ulbacq, dans son courrier de l'*Indépendance belge* de samedi dernier, nous fait assister à une séance de Spiritisme; M. Depret, dans la *Revue de Paris*, nous donne une séance de Spiritualisme, et M. Lefaivre, dans la *Revue contemporaine*, nous donne sous ce titre : *Vision d'un Spirite*, une narration sur les électroptères. On le voit, nos idées envahissent le monde des écrivains, et ceux-ci, conscients ou inconscients, hostiles ou favorables à nos idées, s'occupent de nous. Nous prenons acte). A. D'A.

A M. Albert de Lasalle, qui a toutes mes sympathies, je ne puis dire que ceci :

Vous acceptez nos doctrines, car je vous crois bon; elles vous entraîneraient, si le respect humain ne venait se mettre en travers de vos désirs... Pourtant, vous le voyez, on n'est pas obligé, pour partager nos opinions sur la mission de l'homme à travers les âges, d'adopter toutes les idées émises par les spirites; nous discutons peu sur les mots, qui n'ont de valeur que celle qu'on veut bien leur accorder.

Votre démarche est prudente et discrète : vous frappez doucement à notre porte, comme si vous craigniez que l'on ne vous répondît : Entrez. — Eh bien! entrez, monsieur, et si vous êtes bienveillant, vous sortirez ami; si vous êtes hostile, vous sortirez bienveillant.

Si les sympathies ne trompent pas, j'avoue que je vous serrerais volontiers la main.

M. Timothée Trimm a tout un article à faire... Il louvoie pour arriver au but. Dame! il faut remplir trois colonnes, et quand on tient un sujet, on n'a rien de mieux à faire qu'à agir comme le chat à l'égard d'une souris... On joue d'abord, puis, fatigué, on donne un coup de dent... qui ne tue pas, heureusement.

Vous vous moquez des spirites, parce qu'ils entretiennent un commerce avec les Esprits. Eh bien! monsieur, la main sur la conscience, êtes-vous bien sûr de ne pas leur ressembler un peu... Ils consultent les Esprits pour leur demander de bons conseils; vous, vous consultez l'esprit de tout le monde pour écrire vos articles : voilà la différence.

Il n'y a pas là matière à vous moquer. Il est vrai que le commerce avec les Esprits n'enrichit pas, tandis que le commerce de l'esprit des autres permet à Timothée Trimm de promener en voiture l'embonpoint de M. Léo Lespès.

M. X. Feyrnet doit triompher : il a trouvé un petit défaut à la cuirasse du Spiritisme; il en profite. Il se garde bien de nous attaquer dans ce qu'a de grand notre doctrine, il prend à partie les accessoires, et vite il crie victoire.

Mais, monsieur, ce point que vous combattez, je l'ai combattu moi-même, et peut-être avez-vous lu déjà les réponses qui m'ont été faites. Qu'importe le nom de celui qui enseigne le bien? Les préceptes du sage ont-ils moins de valeur pour être prêchés par un inconnu que par une célébrité? Le bien n'a pas deux manières d'être, quand il émane d'un Esprit convaincu... Que l'Esprit soit celui d'un illustre mort ou d'un humble vivant, il n'en est pas moins digne des respects de tous, s'il s'est donné la mission de semer un peu d'espérance dans les âmes que désespère le matérialisme.

Pourquoi évitez-vous de nous combattre sur notre véritable terrain? Est-ce de la loyauté? Non. Ou vous niez le mieux en ce monde, ou vous l'admettez?

Qu'enseignons-nous?... Le mieux possible... Que voulons-nous? ce mieux que nous espérons.

Et nous sommes des imbéciles!

Oh! monsieur, donnez-vous la peine de réfléchir. Cela ne fatigue pas autant que vous pouvez le croire, je vous jure. On éprouve même quelque satisfaction à chercher la raison d'être de ce que l'on ne comprend pas à première vue. S'il vous arrive d'avoir à plaider quelque cause, cela ne vous nuira point, car il ne suffit pas, pour mettre les juges de son côté, de dire à son adversaire :

Trop bête!

Vous ne le répétez pas ce mot dont vous avez deux fois abusé... Ce n'est pas de la logique, et vous l'avez compris.

Que dirais-je bien à M... Gérome... Ier, II ou III... de l'*Univers illustré*?

Il nous délivre un laissez-passer pour Charenton. C'est bien aimable de sa part; mais en a-t-il le droit? Est-ce de la folie, monsieur Gérome, d'avoir une opinion personnelle? Oui, sans doute, aux yeux de qui ne trouve rien dans son propre fonds. Je n'ai jamais connu d'incrédules que ceux qui n'ont pas une idée qui leur appartienne en propre. D'une macédoine de fruits divers, vous confectionnez un pot-pourri, nommé courrier, et vous vous croyez le droit d'éclabousser qui vous a fourni les vivres!

C'est plus que plaisant!

Enfin, comme consolation, permettez-moi de dire aux spirites et de me dire à moi-même :

Si nous avons perdu la tête, amis, consolons-nous : c'est que nous en avions une.

HONORÉ BENOIST.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

MÉDIUM : Mme COSTEL

Depuis le siècle dernier, le mouvement intellectuel s'est fort modifié, et les transformations que la révolution lui a fait subir ont produit cet effet singulier de multiplier les conquêtes scientifiques, sans que leur résultat établît dans l'esprit de l'homme un niveau entre les preuves de sa grandeur, et celles de son immortalité. Lorsque l'humanité enfant, plongée dans l'ignorance, ne possédait d'autre boussole que sa foi dans l'éternité des récompenses ou du châtiment, elle se tournait incessamment vers Dieu, pour rattacher sa misère à cette splendeur, — puis, les horizons se sont élargis, et l'homme est devenu maître de la terre, dont il était le sujet. Quoique tout progrès soit une spiritualisation qui rapproche de la vérité, celle-ci demeura longtemps étouffée par le matérialisme du culte. Les hommes absorbés par la recherche du bien-être, se détachèrent peu à peu de la religion vieillie, ne pouvant encore comprendre qu'ils n'avaient aucun besoin d'intermédiaires pour s'élever vers celui qui attire invinciblement toutes les volontés, et délivrés par leurs propres œuvres de l'ignorant esclavage de la matière, ils vivaient inertes sous le joug de la lettre, d'où s'était retiré le souffle de l'Esprit.

La foi primitive était l'embryon des facultés qui font explosion aujourd'hui. Cette aveugle foi souillée par l'intolérance, et les excès sanguinaires, a laissé comme héritage l'esprit d'examen, lequel a engendré l'esprit d'égalité et enfin la philosophie des libres penseurs que Montaigne a pressentie, et résumée dans son : *Que sais-je?* Le dix-neuvième siècle, en grandissant la science, a découvert des moyens nouveaux qui doublent le temps, et augmentent la valeur individuelle. Tous profitent de chacun, comme chacun de tous. Les besoins intellectuels et physiques ont pleine satisfaction; la science spiritualiste demeurait seule en arrière; l'indifférence en matière religieuse, comme un temps de jachère, préparait les Esprits à la germination des vérités nouvelles. Le repos lasse plus encore que l'activité; les hommes fatigués de l'inaction de leur foi, cherchent une pâture à leur inquiétude secrète et s'agitent mécontents des choses finies de la vie.

Le Spiritisme apporte la satisfaction de ces vagues désirs; il est une loi de pondération destinée à établir un juste équilibre entre la foi et la raison humaines jusqu'alors en conflagration permanente. Les facultés intellectuelles et morales ont été analysées à satiété sans qu'aucun philosophe ou savant ait cherché à combler leurs lacunes par l'étude des facultés spiritualistes. Ces facultés exprimées depuis la plus haute antiquité jusqu'aux époques modernes, ont toujours été niées par ceux-là mêmes dont la mission aurait été de remonter des effets aux causes.

Le corps possède des aptitudes spiritualistes révélées depuis longtemps par le magnétisme. La plupart des médecins négligent ou méprisent cette loi non classée, qui ouvre un vaste champ à la science curative. La médianimité est au magnétisme ce qu'est la mélodie à la musique, la couleur à la peinture, l'art de l'art. Elle est la clef de l'avenir, non pas qu'elle soit le *summum* des révélations, mais parce qu'elle donne le moyen de les étudier. La connaissance et l'application des facultés spirituelles aideront l'homme à vaincre la paresse innée qui le soumet aux traditions repoussées par sa raison. Les antiques mystères, les prodiges hébreux, les miracles chrétiens trouveront enfin leur véritable explication, et chaque homme, prêtre de la religion nouvelle, ne courbera plus sa volonté devant l'orgueil d'une caste privilégiée.

Ainsi s'évanouira l'ignorance, et la créature merveilleusement équilibrée entre les triples facultés qui la font penser, sentir et prévoir, marchera d'un pas égal et ferme dans la voie droite et large du progrès.

LAZARE
Esprit protecteur.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.